

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

CHAPITRE XXXV

A sac ! A sac !

Du Cantel et le grand Louis s'étaient récusés, ne pouvant être juges, étant accusateurs.

Dans l'hôtel où Zélida avait demandé de se rendre en compagnie de Gaston de Beaulieu, pour assister au supplice présumé de Du Cantel, ainsi que nous l'avons raconté dans le chapitre précédent, deux femmes occupaient l'une des fenêtres qui avaient vue sur la place du supplice.

Ces deux femmes étaient Marie-Jeanne et Gervaise.

Marie-Jeanne attribuait tous ses malheurs à Lafouine.

C'était lui qui avait amené à son asile les soldats du régiment de Picardie ; c'était lui qui avait occasionné la plus grande douleur que puisse souffrir une mère : c'était lui enfin qui était cause de l'enlèvement de son enfant.

A cette époque de mœurs cruelles, il était tout naturel que Marie-Jeanne, si épouvantablement éprouvée vint se repaître de l'agonie de son ennemi.

En arrivant sur la plate-forme où était fixée la roue du supplice, Lafouine jeta autour de lui un regard éperdu, comme pour voir s'il ne lui arriverait pas un secours de quelque part.

Le condamné espère le salut, même sous le couteau qui doit trancher le fil de ses jours.

Son regard s'arrêta à la fenêtre où se trouvaient les deux femmes qu'il avait si cruellement frappées.

La vue de Marie-Jeanne le laissa impassible ; mais, lorsqu'il aperçut Gervaise, il laissa échapper un cri rauque, un cri inhumain, qui fit tressaillir Gervaise.

La fiancée du grand Louis s'évanouit, lorsqu'elle vit le bourreau saisir le patient, l'attacher sur la roue, saisir sa barre de fer et l'abattre sur les membres de Lafouine dont les os craquèrent comme du bois qui se casse. Le malheureux hurlait de douleur, et ses cris désespérés ne cessèrent que lorsque l'homme rouge, d'un coup terrible, lui eut défoncé la poitrine.

Un flot de sang jaillit de sa bouche ; il eut comme un râle et expira.

La vue du sang enivre.

Toute cette foule armée poussa une acclamation de triomphe, en brandissant ses armes.

Puis, comme si un ordre avait couru de proche en proche, tous ces hommes armés s'ébranlèrent et coururent au bureau des recettes de la gabelle.

Les agents qui le défendaient furent attaqués, écrasés, massacrés.

Le bureau fut envahi par une foule furieuse ; les commis furent chassés, l'argent pillé, les registres déchirés, le mobilier lancé par les fenêtres.

Du Cantel et les chefs de l'insurrection installés sur

au vieil hôtel de ville sur lequel s'appuyait l'arcade de la Tour de la Grosse-Horloge, et établirent une sorte de gouvernement provisoire.

Gaston de Beaulieu, qui avait couru à son poste, en sortant de l'hôtel de Zélida, l'avait trouvé occupé par les troupes insurrectionnelles.

Il était brave et il voulait racheter ce qu'il appelait sa désertion.

Mais, que pouvait-il seul, contre toute une vieille soulevée ?

Il chercha un moment à rallier les soldats qui fuyaient de toutes parts. Mais une véritable panique régnait sur cette troupe affollée. Il ne put réunir que quelques hommes de l'escadron de cavalerie, au moyen duquel il put effectuer une sorte de retraite et sortir de Rouen.

La petite troupe s'arrêta hors des remparts, dans le faubourg Saint-Sever.

Gaston, debout sur le seuil d'une hôtellerie, où il était descendu, réfléchissait aux conséquences désastreuses de son amoureuse équipée et se disait qu'il devait, au prix de son sang, réparer sa fatale imprudence.

Son œil s'alluma tout à coup.

Il bondit vers l'écurie de l'auberge où l'on avait remis les chevaux ; d'un regard de connaisseurs, il choisit le plus coureur, et il se lança sur la route.

Il allait offrir au cardinal de Richelieu sa tête, pour expier son crime, ou son épée pour réprimer la révolte.

Ce cœur de dix-huit ans, déjà hautain et cruel gonflé d'une haine terrible contre les manants qui l'avaient vaincu, se promettait la douce joie des sanglantes représailles.

CHAPITRE XXXVI

Les deux voyageurs

Gaston de Beaulieu avait un cheval qui avait du fond. Il put donc le lancer au galop, sur la route de Paris, et le tenir dans cette allure rapide sans crainte de le voir bientôt s'épuiser.

Il brûla ainsi trois postes, sans changer de monture, et parcourut dix lieues en trois heures.

Mais, circonstance bizarre et qui avait lieu de le surprendre, tout le temps de cette première traite, il entendit derrière lui le pas d'un cheval lancé comme le sien à fond de train.

Il se retourna souvent pour voir le cavalier qui suivait aussi la même route et conservait la même vitesse mais comme le chemin formait des coudes nombreux, il ne put apercevoir ni bête ni homme.

Était-ce le hasard qui lui donnait un compagnon de voyage ? Était-il l'objet d'une poursuite ? Cette double explication se présenta à son esprit, sans le bien inquiéter pourtant. Il pressa le pas de sa monture, espérant ainsi agrandir la distance qui le séparait du cavalier qui venait derrière lui ; mais il avait beau courir ventre à terre, le martellement sonore du sabot d'un cheval lancé au galop lui arrivait aux oreilles.

Il s'arrêta net pour se rendre compte de cet incident.

Le bruit qu'il entendait cessa aussitôt.

Il trouva les courtes